



présente

# **Message aérien**

*une nouvelle inédite*

*de*

*Marie Murski*

© Marie Murski 2017

Le grand frêne appuyait son tronc sur deux étages de grottes, anciennes marnières aux parois couvertes de coquillages, attestant qu'autrefois, la mer était là. Il était seul rescapé d'un lieu magique. Les lapins avaient creusé leurs logements – comme HLM dans la marne – le long de ses racines apparentes, serrés, superposés, des cages à lapins quoi !

Lui, le frêne, sa tête dorée d'automne dans les nuages, ne se préoccupait guère de tout ce petit peuple grouillant à ses pieds. Chacun son horizon ! Le sien était tout entier posé vers la mer perdue, et, lorsqu'après l'été rocailleux il perdait ses feuilles, c'était comme s'il larguait les amarres, toutes ses belles coursives en effervescence.

Je voyais bien qu'il avait l'air marin ce grand frêne. J'ai toujours aimé les beaux marins. Combien de fois n'en ai-je pas frôlés sous prétexte de toucher leur pompon qui portait bonheur ! Ah, j'en ai touché des magnifiques ! Mais le pompon du frêne était très haut perché. Il en portait un – chapeau de marin – forcément, mais il eût fallu deux doubles échelles de pompier pour l'atteindre et bien du dérangement dans la caserne. J'avais donc, à regret, abandonné le projet.

Ce matin-là, alors que j'approchais, j'entendis, venant du ciel, le chant amoureux d'un crapaud calamite. Sans réaliser sur l'instant combien c'était là chose mystérieuse, innocente, je levai le nez vers l'immense ramure du frêne. Comment un crapaud pouvait-il chanter sur la plus haute branche, comme le rossignol de la chanson ? Comment était-il monté là-haut ? Qui espérait-il rencontrer ? Une crapaud alpiniste ?

De plus, malgré mon innocence, je savais que les crapauds chantaient au printemps, à la saison des amours, comme tout un chacun. Or, les feuilles du frêne tombaient en pluie d'or en cette matinée d'automne qui fleurait bon les mûres et les petits bolets frais. Aucun doute pourtant : là-haut, un crapaud chantait de tout son cœur.

La mare n'était pas bien loin – au bas du champ – et tous les ans autour d'elle, au mois de mai, avait lieu le festival des crapauds calamites. J'y assistais, couchée dans l'herbe ; c'est dire que je connaissais la musique ! Je voyais leur gorge gonfler comme des ballons tandis qu'ils s'époumonaient... oui, mais de là à s'envoler !

Tête levée à m'en tordre le cou, la main en visière contre le soleil matinal, je tâchais de repérer le fou chantant. Les feuilles dorées tombaient sur moi en continu, il n'y avait pas un souffle de vent, je m'époussetais ; et là-haut, le crapaud chantait toujours.

Comment était-ce possible ? Un animal si bien croché à la terre – grosse goutte de résine collée au sol ! Comment pouvait-il décoller ? J'imaginai alors un crapaud volant sous l'effet de son ventre ballon, ses bajoues voilées, ses griffes pataudes en guise de gouvernail. Un drone, quoi !

Tant il est vrai que les crapauds qui traversent les routes sont en grand danger de mourir d'amour, écrasés sur le macadam, la belle Évolution, habituellement tatillonne, avait-elle fait un bond de géant dans mon dos en leur faisant pousser des ailes ?

J'en étais là de mes réflexions quand il me sembla percevoir un mouvement sur une grosse branche, gourmande et verticale. Je fis un pas, tête levée au summum de mes vertèbres.

À cet instant, le chant s'arrêta. Je m'approchai du tronc à pas prudents, en équilibre sur une des énormes racines, les yeux toujours fixés vers la branche suspecte. Je passai une autre bosse de racines, me haussai pour atteindre la première branche, laissait les feuilles d'or dans mes cheveux en guise de camouflage et commençai à grimper dans le mastodonte auréolé.

Le crapaud se taisait. Sans doute me voyait-il grimper. À quelques mètres, je décidai, coincée dans une intersection grumeleuse, d'attendre là, immobile, le temps qu'il faudrait, jusqu'à apercevoir le mutant.

Après quelques instants, le chant reprit. Il n'était pas loin cette fois. Je n'osais faire un geste de crainte qu'il ne cessât à nouveau ; et les feuilles qui tombaient me recouvraient peu à peu. Sous cette légère couverture, bien calée dans ma croisée de branches, soufflant sur la dentelle des nervures qui me cachaient les yeux, je pus bouger légèrement mon buste et ma tête vers l'incroyable zèle et obstination de ce chant calamite.

Et soudain je le vis. Il était installé debout contre une énorme branche qui s'élevait telle un tronc ; il était noir lustré, sa tête à calotte rouge allait et venait à une vitesse folle contre l'écorce qu'il tambourinait avec une ardeur à toute épreuve. Son bec ivoire frappait tel un ciseau à bois. Un pic ! Un grand pic noir ! Son tambourinage était si rapide que j'avais cru entendre le chant érupté de la gorge-ballon d'un crapaud.

Immobile sous mon camouflage, j'observai l'oiseau svelte et gracieux. Il ne cherchait pas de nourriture, il tambourinait pour appeler, ou pour communiquer avec sa belle. Et de fait, je perçus bientôt, en provenance du grand hêtre voisin, le même tambourinage. Le pic immobilisa sa tête, écouta. Oui, sa belle était là, elle répondait. Il tambourina de plus belle, écouta ; elle répondit.

Il tourna sa tête rouge vers moi. Son œil malicieux, et content, me fixa une seconde comme pour dire : « Tu as entendu ? C'est elle... ». Puis, le bec frénétique, il reprit l'écriture de son message aérien.

Je sus alors que, chez les pics noirs en tous cas, l'amour se prolongeait bien au-delà de la fougue d'une saison de printemps.

Marie Murski  
St Victor, 17 mars 2017



Retrouvez et téléchargez gratuitement toutes les nouvelles de L'Art en chemin sur :

<http://lartenchemin.weebly.com/>

Suivez l'actualité des artistes de L'Art en chemin sur la page Facebook : « L'Art en chemin »